

## SECCIÓN BIBLIOGRÁFICA

Joseph M. BRINCAT: *Il-Malti. Elf Sena ta' Storja*. Malta, Pubblikazzjonijiet Indipendenza, 2000. xii + 236 pp.

Joseph Brincat a rédigé cette histoire de la langue maltaise de façon à ce qu'elle soit accessible à un large public (p. xi) et pas seulement aux spécialistes. Il ne s'agit donc ni d'un traité de grammaire comparée ni d'un manuel de linguistique historique au sens que l'on confère habituellement à ces disciplines. *Il-Malti. Elf Sena ta' Storja* (« Le maltais. Mille ans d'histoire ») est bien plutôt une approche sociolinguistique de l'histoire de cette langue, qui trouve sa source dans un dialecte arabe de type maghrébin pré-hilalien, et qui, au fil d'un millénaire, s'est développée par des apports successifs, dans tous les domaines de la langue, du sicilien, de l'italien toscan et standard et, plus récemment, de l'anglais. Après avoir passé en revue les différentes hypothèses quant aux langues parlées avant l'arrivée de l'arabe et disparues sans laisser de traces (p. 13-24), JB examine dans le détail les rapports institutionnels et politiques du maltais avec les langues en contact, ainsi que les rapports au quotidien dans les échanges linguistiques, tels que le laissent transparaître les documents historiques de tous ordres : toponymie, actes notariaux, mais aussi le vocabulaire de différents champs sémantiques (religion, artisanat, etc.). Pour délimiter les différentes périodes du maltais dans ce processus historique, il utilise la méthode « stratigraphique » qui lui permet de distinguer plusieurs phases après l'étape initiale d'un dialecte arabe (pp. 25-38) : celle des contacts avec le sicilien oral et écrit de la fin du 11<sup>ème</sup> siècle jusqu'au début du 15<sup>ème</sup>, sans négliger les derniers échanges avec l'arabe, notamment par le biais de la communauté juive (pp. 39-95), la période de l'italien toscan, y compris *via* la Sicile, du 16<sup>ème</sup> au 18<sup>ème</sup> siècle et qui se poursuivra jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle, même sous domination anglaise (pp. 97-167), et enfin l'apport anglais qui ne se fera réellement sentir qu'au cours du 20<sup>ème</sup> siècle. Parallèlement, l'auteur étudie la formation du maltais « standard » (pp. 117-8, 166-7), les premières études grammaticales au 18<sup>ème</sup> siècle (pp. 123-35) les problèmes posés par le passage à l'écrit et la formation d'une langue littéraire (chap. 8, pp. 137-67, chap. 9, pp. 208-12).

L'auteur n'étant pas arabisant (p.xii), c'est surtout la façon dont les éléments romans se sont mélangés au maltais qui a retenu son attention. Il insiste à plusieurs reprises sur le caractère progressif de l'introduction de vocabulaire et constructions étrangères et sur le fait que le sicilien puis l'italien n'ont pas seulement pénétré le maltais par le « haut », c'est-à-dire grâce aux élites cultivés, mais aussi, et surtout, par le « bas », par l'intermédiaire des nombreux travailleurs immigrants venus de Sicile et de la péninsule italienne. Il étudie avec beaucoup de précision les emprunts phonétiques et lexicographiques du maltais au sicilien et montre que les correspondances ne se font pas avec un seul dialecte sicilien mais avec plusieurs. Il prend en compte toutes les sources possibles, tant maltaises que siciliennes, et s'appuie sur des facteurs dialectologiques, mais aussi démographiques, géographiques et sociologiques. Il conclut en affirmant que le vocabulaire sicilien avait déjà largement pénétré le maltais à la fin du 15<sup>ème</sup> siècle. Si, quantitativement, une telle affirmation ne semble pas devoir être remise en cause, il n'en va pas de même de certaines conséquences particulières déduites par l'auteur. Notamment

celle concernant le « purisme » qu'aurait manifesté Pietru Caxaro (p. 93, 153) en raison de l'occurrence d'un seul mot roman dans la cantilène de 20 vers qu'il composa à cette époque et qui fut découverte par G. Wettinger et F. Fsadni en 1966. Étant donné que nous n'avons aucune idée de la fréquence d'utilisation de ce vocabulaire à l'époque et étant donnée la brièveté du poème, rien ne permet d'inférer une telle attitude chez le poète. Si un processus de « sémitisation » de la langue littéraire, visant à l'élimination du vocabulaire d'origine romane, a bien eu lieu à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècles, rien ne permet de dire qu'il s'est aussi produit à des époques antérieures, pour des tentatives demeurées isolées, du moins dans les traces qu'elles nous ont laissées.

La même démarche sous-tend son étude des périodes italiennes et anglaises des contacts linguistiques du maltais et l'approche sociolinguistique se fait plus précise du fait de la documentation plus riche à sa disposition. Il montre bien l'évolution des rapports ambivalents des locuteurs du maltais vis-à-vis de leur langue et de celles des étrangers installés dans l'archipel. Il retrace le long combat d'un siècle et demi pour la reconnaissance officielle du maltais comme une langue de plein statut et rappelle comment la peur de l'irrédentisme italien et la montée du fascisme ont conduit les Britanniques à imposer le maltais dans les écoles et comme langue officielle avec l'anglais, au détriment de l'italien (dès 1934). Deux paragraphes (6.6.2, 9.5.3) sont consacrés à l'étude de la composition étymologique du vocabulaire maltais et sa fréquence d'utilisation à époque contemporaine. Il mentionne l'étude d'Edward Fenech<sup>1</sup> qui montre une plus grande fréquence du vocabulaire d'origine arabe, surtout dans le domaine verbal, mais qui se réduit drastiquement si on élimine les mots grammaticaux. Une étude des entrées principales du dictionnaire de Joseph Aquilina<sup>2</sup> que JB a menée avec ses étudiants montre également que l'arabe ne représente plus que 42,85% du lexique maltais (p. 195). Pp. 190-2 il utilise la méthode lexico-statistique en reprenant la célèbre liste de Swadesh de vocabulaire fondamental pour laquelle il constate que seuls 6 mots ne sont pas d'origine arabe (soit 6%). Il la compare ensuite à celle établie pour l'italien et constate que 65 mots ont leur équivalent en maltais (soit 64%). Il explique cet écart par des différences de niveau de langue. Il aurait été judicieux de rappeler à cette occasion le travail de David Cohen<sup>3</sup> dans lequel il utilise, pour le maltais et d'autres langues, une liste modifiée et augmentée, adaptée aux langues sémitiques, et qui donne un résultat de 80% de termes communs avec l'arabe tunisien, équivalent à la déperdition de vocabulaire postulée par Swadesh après justement un millénaire de séparation.

La dernière partie de l'ouvrage (pp. 201-218) est consacrée au multilinguisme actuel (maltais, anglais, italien) et à l'alternance codique. Sa description est basée sur certains travaux de ses collègues, mais l'importance accordée à certains d'entre eux ne semble pas toujours justifiée. Sa perplexité (p. 203) face aux résultats discordants avancés par Lydia Sciriha quant aux langues parlées selon les générations n'a rien d'étonnant au vu de la méthode de recherche utilisée.

<sup>1</sup> 1978, *Contemporary Journalistic Maltese: an Analytical and Comparative Study*, Leiden, Brill.

<sup>2</sup> 1987-90, *Maltese-English Dictionary. Volume One: A-L. Volume Two: M-Z*, Malta, Midsea.

<sup>3</sup> 1964, Problèmes de lexicostatistique sud-sémitique, in *Proceedings of the 9<sup>th</sup> International Congress of Linguists, Cambridge, Mass., August 27-31, 1962*, edited by Horace G. Lunt, London, The Hague, Paris, Mouton, pp. 490-6.

L'absence de formation en linguistique arabe et sémitique de l'auteur laisse malheureusement des traces quand il s'attaque à certains points précis du vocabulaire, de la phonétique historique, à la syntaxe ou à des problèmes de classification. Tout d'abord, le choix de présenter, sans aucun commentaire, le tableau chronologique daté des langues nostratiques d'un auteur du 19<sup>ème</sup> siècle, en l'occurrence Schleicher (p.5), est largement discutable. La classification des langues chamito-sémitiques a fait quelques progrès depuis. On ne peut admettre non plus sans discussion une affinité particulière entre les toponymes arabes de Sicile et ceux de Malte sans étudier également ceux du Maghreb et du Machreq (p. 32). De plus cinq des six exemples lexicographiques choisis pour montrer la proche parenté entre arabe sicilien et arabe maltais n'ont rien de probant puisqu'ils sont pan-maghrébins pour les trois derniers et non concordants pour les deux premiers et le dernier. Ce n'est pas tant la parenté, hautement vraisemblable au vue de l'histoire, entre arabe sicilien et maltais qui est ici remise en cause, mais la pertinence des critères retenus. On ajoutera, de plus, que l'hypothèse d'un créole à la base de l'arabe sicilien (p. 34), malgré les convictions de Dionisius Agius,<sup>1</sup> attend encore d'être démontrée linguistiquement<sup>2</sup>. Une meilleure connaissance de la dialectologie maltaise — pas si pauvre que le dit l'auteur (p. 187) qui omet de citer Gilbert Puech<sup>3</sup> et Martine Vanhove<sup>4</sup> — et arabe aurait évité à l'auteur certaines inexactitudes, erreurs ou formulations rapides. Il n'est pas exact de dire que le *c* roman s'est transformé en glottale (p. 57). On sait, notamment grâce à Vassalli, pourtant abondamment cité, que la glottale actuelle du maltais était encore une uvulaire dans la plupart des parlers maltais au 18<sup>ème</sup> siècle et, grâce à Hans Stumme<sup>5</sup> que tel était encore le cas dans certaines variétés au tout début du 20<sup>ème</sup> siècle. Sans compter quelques rares parlers maltais et gozitains qui la possèdent encore aujourd'hui. C'est donc d'abord en une uvulaire *q* que le *c* roman s'est transformé. Beaucoup des comparaisons syntaxiques avancées par l'auteur ne dénotent pas de calque d'une langue romane. C'est probablement le cas pour l'utilisation de *lil* devant les noms et pronoms en fonction d'objet (p. 73-4), une construction identique avec *lê* existant en arabe tchadien<sup>6</sup>. Pratiquement tout ce qui concerne les valeurs « temporelles » des différentes conjugaisons simples et composées du maltais (p. 74) ne doivent rien aux langues romanes, mais sont des phénomènes pan-arabes, voir même fréquents dans de nombreuses langues du monde<sup>7</sup>. Ainsi du recours à un verbe « aller » pour exprimer le futur. L'utilisation de la répétition pour marquer l'intensif ou le distributif est non seulement pan-arabe, mais aussi très largement répandue dans les

<sup>1</sup> 1996, *Siculo Arabic*, London - New York, Kegan.

<sup>2</sup> Voir le compte rendu de cet ouvrage dans Vanhove, Martine, 1997, in *BSLP*, XCII, 2 : 368-376.

<sup>3</sup> 1979, *Les parlers maltais. Essai de phonologie polylectale*, Thèse de doctorat, Université de Lyon II ; 1994, *Ethnotextes maltais*, Wiesbaden, Harrassowitz.

<sup>4</sup> 1999, "La dialectologie du maltais et son histoire", *Revue d'Ethnolinguistique. Diasystème et longue durée (Cahiers du Lacito)*. Catherine Paris éd., 8 : 171-91.

<sup>5</sup> 1904, *Maltesische Studien. Eine Sammlung prosaischer und poetischer Texte in maltesischer Sprache nebst Erläuterungen*, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung.

<sup>6</sup> Cf. Patrice Jullien de Pommerol, 1999, *Grammaire pratique de l'arabe tchadien*, Paris, Karthala, p. 212.

<sup>7</sup> Cf. Martine Vanhove, 1993, *La langue maltaise. Etudes syntaxiques d'un dialecte arabe "périphérique"*, Wiesbaden, Harrassowitz.

langues du monde. Il n'est pas vrai que *qasba* « canne » et *xiber* « empan » soient des calques de *canna* et *palm* (p. 119). Les mots sont connus en arabe avec ces sens. Enfin on en sait un peu plus que ne le pense l'auteur (p. 186-7) sur la phonétique historique des dialectes arabes<sup>1</sup> et du maltais en particulier<sup>2</sup> et sur l'époque de disparition de certaines consonnes arabes du maltais (cf. Vanhove 1999, *op. cit.*).

On regrettera quelques formulations qui laissent percer des jugements de valeurs auxquels il est difficile d'adhérer : p. 21 « Les Grecs, qui avaient une culture supérieure »<sup>3</sup> ; p. 202 « une quelconque tribu primitive » ; p. 106 à propos de la pénétration de l'italien en maltais « si cela ne s'était pas passé ainsi, le maltais serait resté un dialecte pauvre, juste bon à exprimer des arguments primitifs et rustiques, l'alternative ne pouvant être que celle-ci : qu'il soit définitivement écarté et que soit adoptée à sa place une nouvelle langue qui aurait été peut-être moins belle mais plus efficace. » ; p. 111 « Si, avant, le maltais était une langue qui servait seulement à la communication informelle, familière et liée aux travaux des champs, et qui, par conséquent, avait un lexique essentiellement primitif et une syntaxe simple, maintenant, il voulait s'étendre pour embrasser d'autres activités et s'adapter aux innovations rapides dans les secteurs sociaux, commerciaux et culturels. ». A croire que les paysans maltais (et les Arabes avant eux) ne pensaient pas et n'avaient aucune activité sociale et commerciale avant le contact avec le monde roman ! Rien n'empêche d'ailleurs une langue de développer son vocabulaire et sa syntaxe (mais que signifie simplicité en linguistique ?) de manière interne même dans le monde moderne, comme le montrent l'exemple si souvent cité de l'islandais et les travaux actuels sur la grammaticalisation. Plus anodin est le fait qu'on peut ne pas être d'accord pour considérer l'introduction du sandwich et du toast comme un « progrès alimentaire » (p. 193).

On signalera pour finir quelques coquilles, fort rares au demeurant : p. 187 le digraphe maltais *ie* n'a pas comme prononciation « standard » *i* : mais *ɪ* ; p. 188 lire *Kormakiti* au lieu de *Kormatiki*.

Les critiques qui précèdent n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage et il ne reste qu'à souhaiter qu'il soit un jour traduit dans une langue de plus grande diffusion que le maltais afin de le mettre à la portée d'un plus large public. Le maltais, véritable laboratoire vivant pour l'étude des contacts de langues, le mérite bien.

Martine Vanhove (CNRS – LLACAN, Paris)

Ángeles VICENTE: *El dialecto árabe de Anjra (norte de Marruecos). Estudio lingüístico y textos*. Universidad de Zaragoza. Área de Estudios Árabes e Islámicos, 6. Zaragoza 2000. 285 pp.

<sup>1</sup> On ne citera que les plus classiques : Jean Cantineau, 1960, *Cours de phonétique arabe*, Paris, Klincksieck, David Cohen, 1970, *Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrbins*, in *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, Den Hague-Paris, Mouton : 172-8.

<sup>2</sup> Cf. David Cohen, 1970, "Le système phonologique du maltais : Aspects synchroniques et diachroniques", *Etudes de linguistique arabe et sémitique*, Den Hague-Paris, Mouton : 126-149, non cité par l'auteur.

<sup>3</sup> Toutes les traductions des citations sont les miennes.

Los dialectos rurales del norte de Marruecos, los dialectos de *Žbāla*, desde un punto de vista histórico pertenecen sin duda a los dialectos más interesantes de Marruecos puesto que representan el primer estrato de arabización en este país, estrato al cual se agregó un astrato andalusí importante (Introducción p. 11/12). Los dialectos de *Žbāla*, no obstante, han sido poco estudiados y poseemos sólo dos monografías sobre los dialectos meridionales, la de G. S. Colin ("Notes sur le parler arabe du Nord de la région de Taza", *BIFAO* 18 (1921) 33-119) y los textos de E. Lévi-Provençal (*Textes arabes de l'Ouargha, dialecte des Jbala (Maroc septentrional)*, PIHEM 9. Paris 1922).

El estudio de Á. Vicente es lo más sistemático de todo lo que ha sido publicado sobre el *žbli* hasta ahora y por primera vez se describe en detalle un dialecto septentrional. El método de la autora es sincrónico-diacrónico y comparativo, con referencias casi en cada página a otros dialectos árabes. La parte gramatical contiene 155 páginas que debido a una tipografía bastante pequeña contienen mucha más información de lo que a primera vista parece. Siguen 64 páginas con 116 textos y un glosario de 42 páginas en orden alfabético para acercarlo "al lector de otras disciplinas y no necesariamente arabista".

Al contrario de lo que figura en un artículo previo ("Un dialecte de type montagnard au Maroc: le parler d'Anjra"; *Peuplement et Arabisation au Maghreb Oriental. Dialectologie et histoire*. Madrid 1995 pp. 121-130, p. 125) la autora establece sólo dos fonemas vocálicos breves /ə/ y /u/, pero con un repertorio alofónico de /ə/ mucho más importante que en otros dialectos marroquíes (pp. 31-32). En comparación a otros dialectos de *Žbāla* (*hazz-huzz!*, *daqq-duqq!*, *šadd-šudd!* etc.) el fonema /u/ es "marginal" y la autora ha encontrado únicamente dos pares mínimos (p. 32, véanse también en la páginas 68/69 los verbos sordos *həzz-həzz!*, *daqq-daqq!*, *šədd - šədd!*).

Un rasgo fonético del dialecto que recuerda al libanés son las diptongaciones pausales de tipo *dyāli* > *dyālay#* "mío", *yidfu* > *yidfaw#* "ellos caldean". La *imāla* de -a (la autora prefiere llamarla "palatalización" p. 28): *dyāla* > *dyāli* "suyo (de ella)", ausente en los dialectos meridionales, es únicamente pausal (como en dialectos egipcios, pero no como en dialectos de tipo sirio).

Hay que señalar la ausencia de fonemas labializados y la de interdentes (que existen en otros dialectos de *Žbāla*), pero en cambio hay fricativización de /b/ y /k/. El hecho de que Westermarck en los refranes que recogió en Anjra indicara interdentes (*d̪*, *ḏ̪*, pero sola una vez *ṭ̪*) y su inexistencia en el dialecto actual, la autora (p. 53) no lo interpreta como una desaparición de los fonemas interdentes durante los ochenta años pasados desde entonces, si no más bien como una interpretación equivocada de la fricativización de oclusivas de parte de Westermarck. La autora, por cierto, menciona un alofono [d̪<sup>z</sup>] de /d/ "en muchas ocasiones" (p. 41), pero ninguna fricativización de /d/.

En cuanto al grupo fonémico /tʃ/, su descripción en la p. 44 me parece un poco confusa: "Cuando a la chicheante /ʃ/ le precede una oclusiva dental se realiza un grupo de fonemas consonánticos que, aunque fonéticamente no se puede distinguir del fonema africado /tʃ/, fonológicamente son dos fonemas distintos. Ejemplos: *tʃūf* [tʃu:f] "tú ves" ... *dʃar* [dʃar] "aldea", *tʃədd* [tʃədd] "tú cierras". Las transcripciones fonéticas [tʃ̪], [dʃ̪], *č* siendo [tʃ̪], sugieren una geminada /tʃ/ en el grupo consonántico /t + ʃ/ o /dt/ en /d + ʃ/.

La transcripción de [dʒ] es /dǧ/: *d-ǧbəl* "la montaña", *ḥādǧa* "mujer que ha peregrinado a La Meca"; /ǧǧ/ me parece preferible: *ǧ-ǧbəl* por *d-ǧbəl*, *ḥāǧǧa* por *ḥādǧa*. Por lo menos es la transcripción usual en dialectos orientales y también en

árabe clásico (Wehr: *ḥāḡḡ*, *naḡḡār* etc.). Abundo en la opinión de la autora de que "la expansión de /č/ o [tš] en los dialectos del norte de Marruecos" (p. 45) sea facilitada por la presencia de /ḡ/. En el dialecto de Anjra se encuentra únicamente \*šāf > čāf, en otros dialectos (región de Taza) tenemos muchos más ejemplos del paralelismo ž-ḡ / š-č.

La distribución de ž y ḡ en los dialectos de Žbāla es un capítulo bastante complejo y cada dialecto parece distinguirse de otros. Colin, para la región de Tāza, menciona ḡ sólo en posición geminada (p. 39 *ḥ<sup>a</sup>dḡīla* "sorte de papillon"), en otras posiciones sería "toujours français" (p. 39), lo que no corroboran investigaciones más recientes (*ḡbəl* "montaña, la montaña", *na'ḡa* "oveja"). En el dialecto descrito por E. Natividad ("Le dialecte de Chefchaouen"; *Peuplement...*, pp. 109-120), ḡ se encuentra en cualquier posición excepto en posición intervocálica (*ḡbəl* "montagne"-*ḥāža* "chose" p. 111). Según L. Messaoudi ("Note sur l'affriquée /ḡ/ dans le parler Jbala (Nord du Maroc)", *EDNA* 1, pp. 167-175), ḡ se encontraría en cualquier posición excepto en final (p. 171 *raḡəl* "homme") y no habría geminación (*naḡar* "menuisier" p. 171) ni tampoco asimilación del artículo (*l-ḡənn* "le diable" p. 172). En el dialecto de Tanger, según M. Assad (*Le parler arabe de Tanger*. Tesis, Göteborg 1978), ḡ [dž] es únicamente el producto de una geminación de ž: *žbəl* "montagne"-*ḡbəl* "la montagne" (p. 8) pero tampoco hay geminación en *naḡār* "menuisier" (p. 76). En Anjra los hechos se presentan de manera similar pero ž + ž da por resultado una geminada [d:ž], escrita *dḡ*: *l-žāma'* > *ž-žāma'* > *d-ḡāma'* "la mezquita", *d-ḡbəl* "la montaña", *ḥādḡa* "mujer que ha peregrinado a La Meca"; también *ḥādḡ* "hombre que ha hecho la peregrinación a La Meca" (Glosario p. 234), frente a otros dialectos de Žbāla en los que *ḥāḡḡa* -*ḥāžž*. Ocasionalmente, en el dialecto de Anjra se encuentra ḡ [dž] en contacto con *n* y *r* (*xlənḡ* "brezo", *yxurḡu* "ellos salen").

En morfología hay que destacar los rasgos siguientes que demuestran el carácter arcaico y original de este dialecto:

—La formación del imperativo con un prefijo *ā-* (*āskut* "¡cállate!"), que la autora atribuye a influencia andalusí y, en última instancia, a un elemento yemení (pp. 65-66).

—La desinencia *-tum* de la 2ª persona c. del perfecto es notable. Hasta ahora no ha sido documentada en Marruecos. También en este elemento la autora ve influencia del árabe andalusí.

—La coexistencia de las desinencias *-u* y *-īw* en los verbos defectivos (*nəmšu-nəmšīw*) sería otro andalucismo trasladado a Anjra según la autora.

—La extensión de la desinencia *-īw* de los verbos defectivos + los pronombres sufijados (2ª y 3ª sg.) *-ah* y *-aḡ* a toda clase de verbos: *n'amlūwah/n'amlīwah* "nosotros lo hacemos", *nkəbbīwaḡ* "nosotros te echamos", *kətbīwah* "ellos lo han escrito" (p. 138).

—El verbo "comer" del tipo *kāl* y *ra* "ver".

—La adición de una *-k* final en *ntīnaḡ* "tú" (2c.), *ntūmaḡ* "vosotros" (2c. pl.) y otras formas.

—La formación del pronombre demostrativo plural que indica lejanía *ḥādəm + -k* > *ḥādəmḡ*, tampoco documentada en árabe marroquí hasta ahora, corresponde a la de la Ḥugariyya yemení (*ḥādum-ḥādumk*).

Los 116 textos, muchos bastante breves, tratan básicamente de comidas, fiestas (bodas, Ramaḡān, circuncisión) y relatos personales (excursiones por ejemplo): 110 de ellos son contados por mujeres que representan un dialecto más conservador que el de los hombres.

Lo que me extraña en la transcripción es que los objetos indirectos se escriban separados de las formas verbales: *ža nna* “nos llegó”, *qāl nna* “nos dijo” (texto 41, p. 179), *yzuwwal ləm* “se quitan” (texto 50, p. 185). También en la parte gramatical: p. 57 *quṭt lək* “yo te he dicho”. Debe ser una idiosincrasia de los dialectólogos del árabe marroquí. A un “oriental” como yo, estas transcripciones le sugieren dos unidades acentuadas.

*Summa summarum* debemos a la autora un trabajo esmerado y sólido que amplía de manera considerable nuestros conocimientos de los dialectos de *Žbāla* demostrándonos que hay mucha más variación regional en ellos de lo que se pensaba.

Peter Behnstedt (Chipiona)

Mohamed BERDOUZI: *Rénover l'enseignement: De la Charte aux actes*. Renouveau, Rabat 2000. 176 pp.

Esta obra consiste en un análisis detallado del *Informe nacional sobre educación y formación*<sup>1</sup>, publicado recientemente en la prensa marroquí.

El libro consta de cuatro partes. A saber, una introducción en la que el autor nos explica el duro proceso de redacción del *Informe*, el esfuerzo realizado por los especialistas, el espíritu *emprendedor y creativo*<sup>2</sup> del *Informe*, conceptos que liga íntimamente con el de la *interpretación*, justificándolo de esta manera: *el proceso creativo que ha permitido la producción del “Informe” debe continuar*<sup>3</sup>, siendo la *interpretación* la mejor manera de aplicar los principios del *Informe*, principalmente cuando haya que resolver posibles problemas que se presenten a lo largo de su puesta en práctica y no previstos durante su redacción.

Introduce cuestiones políticas como la necesidad de un liderazgo que sirva de pilar a la reforma educativa que propone el *Informe*, es decir, una autoridad imparcial y objetiva que guíe con éxito todas las intenciones del *Informe*.

<sup>1</sup> “Charte nationale de l'éducation et de la formation”, *Matin du Sahara et du Maghreb*, 26 de noviembre de 1999. A partir de citado simplemente como “Informe”.

Para contextualizar mejor cada uno de los aspectos de los que voy a hablar a continuación es necesario hacer una pequeña introducción sobre el “Informe”, cuyas principales intenciones son: primero, paliar el analfabetismo, en torno al 67% según *Afrique Internationale* (Abril, 2000); en segundo lugar, superar las grandes desigualdades sociales; y por último, provocar un impacto favorable al proceso de desarrollo económico del país. Para alcanzar estos objetivos, se necesita una serie de medidas de carácter general como: la generalización de la educación primaria (obligatoria entre los 6 y los 15 años), la introducción de cursos de alfabetización para adultos y reinserción en la escuela para los no escolarizados entre 6 y 15 años, unificación de los sistemas educativos, mejora de la formación, de manera que sea más competitiva, dar más importancia a las lenguas extranjeras no sólo en las distintos grados de la educación sino también poniendo en marcha Escuelas de Idiomas. El “Informe” llega en un momento crítico, tanto político como educativo, puesto que éste fue un proyecto de Hasan II pero que perdura en el reinado de Mohamed VI. Por ello, la nueva autoridad política en el campo de la educación estará en el punto de mira durante la etapa de reforma educativa y será responsable del futuro de los estudiantes bajo esa reforma.

<sup>2</sup> El autor emplea *développemental* con el sentido de que va a producir un profundo desarrollo en el sistema educativo marroquí, Berdouzi: 2000, 5.

<sup>3</sup> Berdouzi: 2000, 4.

Finalmente, concluye su introducción con algunos de los riesgos a prevenir, en concreto dos: el *formalismo* y el *sectarismo*. El primero, somete el *Informe* a un proceso de aprobación legislativa, pudiendo sacrificar aquí parte de su esencia (entre las complicaciones que genera dicho proceso y las numerosas instituciones administrativas). El segundo, debido a un sistema educativo policéfalo que intenta unificarse con la presente reforma, pero que puede provocar el efecto contrario es decir, que cada una de las diferentes instituciones educativas quiera apropiarse del *Informe*, mientras que éste tiene una clara vocación democrática, pertenece al pueblo y no depende de instituciones o cambios políticos.

En la primera parte, que el autor titula "Opciones pedagógicas y socio-educativas", analiza cada una de las novedades propuestas por el *Informe*, explicando las distintas opciones por las que éste ha optado: las lenguas, aspecto que trataré detenidamente más adelante, la gratuidad y la financiación de la enseñanza para estudiantes con necesidades económicas, que en el *Informe* se explica de la siguiente manera: *igualdad entre los ciudadanos, igualdad de oportunidades que le son ofrecidas y derecho a la enseñanza para todos*<sup>1</sup>, principio que no podrá lograrse sin la colaboración del Estado.

Posteriormente, explica el sistema de evaluación escogido por el *Informe*, que prefiere volver al antiguo sistema de evaluación con exámenes homologados en tres niveles: el primero a nivel provincial para la obtención del título de educación primaria; el segundo, organizado por las autoridades educativas a nivel regional para el título de educación secundaria; y, por último uno a nivel nacional para obtener el título de Bachillerato en todas sus modalidades (Bachillerato técnico, profesional y general).

También en esta primera parte el autor analiza la nueva situación de la educación infantil, llamada anteriormente "escuela maternal" y ahora "preescolar", así como la organización de los diferentes ciclos, la novedad de programas y el sistema de evaluación global de cada curso, no existiendo la posibilidad de aprobar cada materia por separado.

Por último, introduce otras cuestiones que intervienen en la modernización del sistema educativo, pero que hacen referencia sobre todo, a la situación del estudiante, por ejemplo lo que el autor denomina *la práctica*, pues la educación ha permanecido siempre en el *verbalismo* y *la memorización en detrimento de la actividad práctica*<sup>2</sup>, el eterno problema de preparar al alumno para la vida real; *la orientación* que es una de las principales necesidades que encuentra la enseñanza marroquí. Pero para lograr con éxito todos estos puntos señalados en la obra de M. Berdouzi se necesitará el esfuerzo y la motivación de cada uno de los "actores" que tomen parte en el sistema educativo *a los que se llama a una participación estructurada y efectiva*<sup>3</sup>.

A continuación, en la segunda parte, titulada *Los actores, nuevos roles, nuevos órganos*, podemos encontrar dos aspectos, en mi opinión bastante contradictorios.

<sup>1</sup> Artículo 12: *Charte Nationale de l'éducation et la formation*, aspecto relacionado también con el artículo 25, incluido en el capítulo I: *Generalización de la enseñanza preescolar, primaria y secundaria* (en el *Informe* se utiliza el término *collégial*, equivalente a nuestra Educación Secundaria Obligatoria) *que se beneficiará de una total prioridad.[...] La escolarización de la niñas en medio rural gozará de una atención especial.*

<sup>2</sup> Berdouzi: 2000, 61.

<sup>3</sup> Berdouzi: 2000, 73.



Por un lado, el autor trata de explicar con rigor y exhaustividad cada uno de los componentes que toman parte en el *Informe*: los alumnos, los profesores, las familias, así como cada una de las decisiones a tomar por las instituciones para poner en práctica de la mejor manera las intenciones del *Informe* y cada uno de los órganos que intervendrán en el desarrollo del país.

Pero por otro lado, la intención de Berdouzi de ser exhaustivo no se consigue plenamente, pues el autor está, en cierto modo, más interesado en terminar la obra que en el análisis riguroso de los "personajes" que intervendrán, en mayor o menor medida, en la marcha de la reforma propuesta por el *Informe*.

En la última parte, *La conclusión*, el autor hace una reflexión filosófica de su trabajo y del *Informe*, siendo evidente que él en cuanto a individuo, no puede dar soluciones decisivas, pues los problemas que el *Informe* podría encontrar no se solucionarán que con el tiempo y la experiencia.

Tras la presentación de la obra, y antes de continuar con el análisis del capítulo de las lenguas, considero necesario señalar algunos puntos del libro que se encuentran a continuación.

El problema de la lengua.

Una de las críticas que podemos hacer a la obra es la ausencia de una presentación general al *Informe*, donde el lector pueda conocer rápidamente sus principales intenciones. Vemos que el autor habla mucho sobre él, pero no introduce ninguna nota que haga referencia a artículos del *Informe*. También me parece que sufre de una rapidísima redacción, pues en determinados puntos se encuentra cierta falta de profundidad.

Tampoco estoy de acuerdo con algunas de las soluciones que propone, me refiero especialmente a cuando habla de la *interpretación* en su introducción. Según Berdouzi, es una manera de continuar el proceso creativo; por el contrario creo que justo en este punto el *Informe* corre riesgos, pues a fuerza de interpretar éste puede convertirse en toda una serie de ideales que retarden la aplicación de la reforma propuesta por el *Informe* o ni siquiera llegue a ponerse en práctica.

Una de las cuestiones más importantes que toca el *Informe* es la de las lenguas, en la que hay todavía numerosos puntos por resolver como: *Perfeccionar la enseñanza y la utilización de la lengua árabe, dominar las lenguas extranjeras y abrirse al amacige*<sup>1</sup>.

Para *perfeccionar la enseñanza y la utilización de la lengua árabe*, hay que hacer una elección en cuanto a la lengua en que se va a enseñar. Según Berdouzi el *Informe* es un poco ambiguo en este aspecto.

Lo primero es saber cuál es la situación lingüística en la clase. Sabemos, a través de *Rénover l'enseignement: De la Charte aux actes*, que en la educación primaria y secundaria los cursos se imparten en una mezcla de *franco-árabe*<sup>2</sup> y de árabe dialectal, pero la situación es completamente inversa en la formación profesional, la enseñanza superior e, incluso, en las altas esferas administrativas y económicas. Se observa un uso del francés predominante ¿qué elección lingüística hacer entonces? Las soluciones propuestas por Berdouzi son la arabización y el afrancesamiento del sistema educativo.

<sup>1</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation*, Segunda parte, II, enunciado del capítulo 9.

<sup>2</sup> Parece que este árabe al que hace referencia cuando se habla de *franco-árabe* es árabe clásico, al especificar después que el otro tipo de árabe es el dialectal.

### La arabización.

Por un lado, no se puede hablar de arabización porque esta palabra no se emplea ni una sola vez, a lo largo de todo el *Informe*. Esto se debe posiblemente, a las connotaciones negativas del término (a causa de los acontecimientos que han tenido lugar en países vecinos); para no herir la sensibilidad de los nacionalistas, o incluso, para no impedir a miles de jóvenes que han estudiado en otras lenguas la posibilidad de trabajar en empresas extranjeras. En opinión de M. Berdouzi, la elección exclusiva del árabe clásico provocaría el aislamiento del país.

Por otro lado, el *Informe* establece un procedimiento a seguir: aumentar las competencias lingüísticas del árabe clásico en el campo de la ciencia. Es decir, abrir opciones de enseñanza universitaria en el área de la ciencia y en la formación profesional en lengua árabe clásica.

### El afrancesamiento.

Este término tampoco aparece en el *Informe*. Berdouzi lo introduce en su obra defendiendo el afrancesamiento de las áreas de ciencias, dejando la arabización para las letras. Pero esto significa salir del contexto geopolítico al que Marruecos pertenece, el árabe en general y el magrebí en particular.

En el punto de las lenguas extranjeras, el *Informe* es más bien partidario de reforzar las lenguas extranjeras, introduciéndolas en la escuela a una edad temprana; creando "Escuelas de Idiomas" con programas particulares e itinerarios diferentes a los de la escuela; diversificando las lenguas a utilizar en las materias científicas y tecnológicas, recurriendo a la lengua preferida según el dominio.

Sin embargo, en mi opinión, la ambigüedad a la que hace referencia Berdouzi no es tal. El *Informe* es bastante claro a la hora de elegir una lengua, afirmándolo de la siguiente manera:

*(...) La lengua oficial del país es el árabe. Su refuerzo y su uso en los distintos dominios de la ciencia y de la vida ha sido, es y seguirá siendo un objetivo<sup>1</sup>.*

*Va a emprenderse la renovación de la lengua árabe, así como su refuerzo, convirtiéndola en obligatoria para todos los niños marroquíes<sup>2</sup>.*

*Apertura de departamentos de investigación avanzada y enseñanza superior de la lengua árabe [...]:*

*Desarrollo del sistema lingüístico árabe en registro culto.*

*Promoción del movimiento de producción y traducción de alto nivel.*

*Formación de una élite de especialistas que dominen los diferentes campos del conocimiento en lengua árabe y en otras lenguas<sup>3</sup>.*

*[...] En la apertura del curso académico 2000-2001, crear una "Academia de la lengua árabe", institución nacional de alto nivel. Esta "Academia" reagrupará bajo su autoridad los Institutos y Centros universitarios que estén implicados en la promoción de la lengua árabe<sup>4</sup>.*

<sup>1</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation* Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 110.

<sup>2</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation* Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 111.

<sup>3</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation* Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 112.

<sup>4</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation* Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 113.

Después de todos estos artículos no se puede estar de acuerdo con la idea de ambigüedad de la que habla Berdouzi, porque, muy al contrario, la tendencia del *Informe* a la arabización puede ser probada por estos artículos.

Estoy de acuerdo con el autor cuando habla de no encerrar el país en un *ghetto* cultural, pero yo no habría utilizado el término *afrancesamiento*; más bien se puede hablar de apertura de Marruecos hacia sus vecinos y hacia otros países productores de tecnología punta.

La última orientación del capítulo 9, que es el dedicado por el *Informe* a las lenguas, es la apertura hacia el *amacige*<sup>1</sup>, aunque se podría hablar más bien de apertura a las lenguas maternas como el árabe dialectal marroquí, o quizá debería decir se los dialectos de Marruecos y la lengua *amacige*. Estas lenguas serán empleadas durante los dos cursos de preescolar y los dos primeros años de educación primaria, para mejorar el aprendizaje del árabe clásico. Contarán también con la creación de Centros de Investigación y de Enseñanza para formación de docentes, en el seno de la universidad, con el objetivo de conservar y promover el patrimonio cultural propio, que está reflejado en el *Informe* de la siguiente manera:

*El sistema educativo tiene sus raíces en el patrimonio cultural de Marruecos. Respeta la variedad de sus componentes regionales enriqueciéndose mutuamente. Conserva y desarrolla la especificidad de este patrimonio en sus dimensiones éticas y culturales*<sup>2</sup>.

*Las autoridades pedagógicas regionales podrán, en el marco de la promoción curricular dejada a su iniciativa, elegir el uso del amacige o cualquier dialecto local con el objetivo de facilitar el aprendizaje de la lengua oficial en preescolar y en el primer ciclo de la educación primaria*<sup>3</sup>.

*A partir del curso 2000-2001 en determinadas universidades, se crearán estructuras de investigación y desarrollo lingüístico y cultural amacige, de formación de enseñantes y de desarrollo de programas e itinerarios escolares*<sup>4</sup>.

Este último es uno de los pasos más importantes que da el *Informe*, pues a partir de aquí se puede decir que Marruecos está preparado para el reconocimiento de las lenguas maternas. Por otro lado, el hecho de impartir cursos en árabe marroquí lleva haciéndose en la enseñanza privada desde 1995. Ahora esta experiencia es retomada por el *Informe nacional de educación y formación*, que da algunos pasos más y recoge también la otra lengua nacional: el *amacige*.

Para terminar sólo cabe señalar la superficialidad de Berdouzi en la manera de tratar esta cuestión, de vital importancia para la educación.

Finalmente sólo queda esperar la puesta en marcha del *Informe* esperando que éste tenga éxito y entre en funcionamiento de una manera racional y realista.

Montserrat Benítez Fernández (París)

<sup>1</sup> Neologismo defendido por los profesores Mohand Tilmatine y Joaquín Bustamante de la Universidad de Cádiz.

<sup>2</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation*, Primera parte, artículo 3.

<sup>3</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation*, Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 115.

<sup>4</sup> *Charte Nationale de l'éducation et de la formation*, Segunda parte, II, capítulo 9, artículo 116.